nologia (încadrarea în diferitele faze) și aspecte de istorie socială (înmormîntarea în funcție de clasa socială, sex etc.).

În încheiere este prezentat un catalog al mormintelor și planșele figurate.

Valoroasa contribuție a autoarei se distinge prin exactitatea, chiar minuțiozitatea informației, constituindu-se într-un instrument de lucru prețios pentru studiul începuturilor feudalismului din epoca migrațiilor.

CARIN CHERA-MĂRGINEANU

HELENA ZOLL ADAMIKOWA, *Wczesnosredniowieczne cmentarzyska cialopalne slovnian na terenie Polski*, vol. II (Cimetières slaves d'incinération dattant du Haut Moyen Age découverts en Pologne), Wroclaw-Kraków-Gdansk (Polska Akademia Nauk), 1979, 316 p.

Le premier volume de l'ouvrage est paru en 1976. Dans ce livre l'auteur analyse les résultats des investigations effectuées dans les cimetières provenant de l'époque de début de la féodalité en Pologne.

Le livre est divisé dans les chapitres suivants : analyse des sources archéologiques ; analyse des sources littéraires ; périodisation des funérailles chez les Slaves d'Ouest ; essai de détermination d'une unité territoriale ayant le même type de funérailles que celles du monde slave de l'Ouest ; les principaux éléments de réconstitution de la coutume des funérailles.

Ce second volume, de même que le premier, est écrit en parfaite connaissance des problèmes abordés. La bibliographie est riche. L'illustration adéquate. Les conclusions de l'auteur en ce qui concerne le rituel des funérailles dans la Pologne médiévale sont convainquantes. Un ample résumé en allemand vient compléter cet ouvrage intéressant.

PETRE DIACONU

LIUDMILA DONČEVA-PETKOVA, ЗНАЦИ ВЪРХУ АРХЕОЛОГИЧЕСКИ ПАМЯТНИЦИ ОТ СРЕДНОВЕКОВНА БЪЛГАРИЯ VIII—X в.

(Signes sur les monuments archéologiques de Bulgarie médiévale. Les VIII^e—X^e siècles). Sofia, 1980, 188 p., 19 fig. et 42 pl.

L'auteur a réuni dans ce tome environ 1300 représentations, ce qui constitue la quasitotalité des signes existants sur les monuments archéologiques (blocs en pierre, briques, tuiles, objets en métal etc.), découverts jusqu'à présent en Bulgarie.

Les signes sont insérés dans un catalogue organisé selon le critère de leur signification. Les uns sont présentés comme runes, lettres (grecques, glagolitiques et cyrilliques), les autres comme figures géométriques, symboles etc. Le catalogue indique le lieu de la découverte, l'aspect du signe (incisé ou en relief), la nature du matériel sur lequel se trouve le signe (pierre, céramique, os, métal) et comprend des précisions sur sa publication.

Dans le premier chapitre du livre intitulé „Coup d'oeil sur l'historique du rassemblement et de l'interprétation des signes existants sur les monuments archéologiques de Bulgarie", Liudmila Dončeva-Petkova présente la liste des savants bulgares qui ont publié de pareils documents. Bien entendu, en certains cas l'auteur résume aussi les opinions de ceux qui ont étudié l'origine et la signification des signes.

Dans le deuxième chapitre, „l'apparition et la radiation des signes", Liudmila Dončeva-Petkova nous rappelle que la pratique de l'application des signes existait depuis très longtemps, notamment depuis les époques néolitique et énéolitique et que cette pratique a embrassé de larges espaces géographiques.

Après ces considérations, l'auteur s'arrête à loisir sur les runes de la zone Orhono-Eniseisk, attribuées — comme on le sait déjà — aux populations mongoles. L'accent mis sur ces runes vise à préparer le terrain pour l'opinion qu'une grande partie des signes de Bulgarie sont des lettres *runiques* du type Orhono-Eniseisk appor-

https://biblioteca-digitala.ro

tées dans ces régions par les Protobulgares.

La partie la plus intéressante de la contribution de Liudmila Dončeva-Petkova la constitue le chapitre „Considérations sur la date et l'origine des signes de Bulgarie" (p. 24—27), dans lequel l'auteur nous assure que ces signes dattent de la période comprise entre les VII^e—X^e siècles, c'est-à-dire dès la formation du premier Etat bulgare. Cela veut signifier que ces signes ont été apportés et employés en Bulgarie par les Protobulgares.

Liudmila Dončeva-Petkova exclue toute relation directe entre la pratique des représentations dattant de l'époque antique et celle des VII^e—X^e siècles parce que „les quelques signes antiques représentent en premier lieu des cercles *en relief* (n.s.) et des croix en différents formes" (p. 24) et que ces signes „sont exécutés sur des briques ou des tuiles" (p. 24). C'est pourquoi, l'auteur bulgare soutient que „les signes présents sur le territoire de la Bulgarie d'aujourd'hui ne peuvent être considérés comme la continuation d'une tradition antique romaine tardive ou haute-byzantine" (p. 25).

D'une certaine façon, à ce point, l'auteur se contredit un peu, vu que, pas plus loin qu'à la page 27, on affirme que „parmi les signes incisés de Bulgarie se trouvent aussi des lettres qui auraient pu être prises de l'alphabet grec et latin, *employées en même temps jusque plus tard* (n.s.) en Bulgarie". Et l'auteur continue : „Parmi nos signes existent aussi beaucoup de symboles archi-vieux du soleil et des forces bénéfiques spécifiques aux populations ayant habité la Péninsule Balkanique avant l'arrivée des Slaves et des Bulgares".

Dans les pages 25—27, Liudmila Dončeva-Petkova refuse à juste raison l'hypothèse de l'origine slave de la pratique des signes, hypothèse formulée en base de l'existemce des „marques de potier" reliefées sur le fond des vases céramiques. Elle attire l'attention sur le fait que les marques de potier apparaissent dans la Péninsule Balkanique beaucoup plus tôt que dans le monde slave, mais en même temps nous laisse entendre que leur pratique en Bulgarie doit être liée à la présence des Protobulgares, ce qui constitue certainement une erreur. On se rend compte que Liudmila Dončeva-Petkova ne sait pas que l'estampillage des vases avec des „marques de potier" était usité dès les siècles V—VI dans le monde romain de Noricum [1]. De même, elle semble ignorer que beaucoup de vases en verre dattant de l'époque romaine tardive étaient estampillés [2]. Par conséquent, si les soi-disant marques de potier", répandues dans toute l'aire de la civilisation slave apparaissent dans la Péninsule Balkanique plus tôt que n'importe où ailleurs, dans les régions nordiques ou de l'est, cela est du à l'existence sur ce territoire d'une population romanisée, conservatrice de certaines traditions culturelles plus anciennes et, en aucun cas, aux Protobulgares — population nomade qui restera longtemps inaccoutumée à l'emploi des vases céramiques.

Liudmila DončevaPetkova cherche l'origine de la coutume de l'égratignure, c'est-à-dire le gravage des signes, dans le milieu alano-sarmatique de l'est de l'Europe ; conformément à son opinion, les Protobulgares auraient apporté cette pratique en Bulgarie, la prenant des parties nord-pontique et azovo-caucasiennes. Pour renforcer ses affirmations, l'auteur nous renvoie à quelques analogies de la Crimée et de l'Olbie de l'époque romaine tardive, de même qu'à de certains signes des VIII^e—X^e siècles de Sarkel, Maïatzk etc. Bref, conformément à la théorie de Liudmila Dončeva-Petkova, les Protobulgares s'assimilant — dans l'est de l'Europe — la coutume de la pratique des signes a

[1] Voir Herbert Mitscha-Märheim, in Osterreichische Zeitschrift für Kunst und Denkmalpflege, 1963, XVII, p. 153—157 ; cf. Maria Comşa, *La culture matérielle ancienne roumaine*, Bucarest, 1978. p. 97 ; Petre Diaconu, in SCIVA, 30, 3, 1979, p. 472, note 13.

[2] Pour exemple de marque appliqué sur un vase en verre du IV^e s. n.ère, voir Petre Diaconu, in SCIVA, 25, 2, 1974, p. 290, fig. 1/11.

https://biblioteca-digitala.ro

été apportée avec eux dans la Péninsule Balkanique. Avec le temps, dans le processus de la cohabitation avec les Slaves, la coutume aurait été assimilée par ceux-ci aussi.

Il semble que, parmi les signes se sont imposés aussi les runes. Arrivant à ce point il convient de faire quelques précisions. Depuis quelque temps, parmi les chercheurs bulgares se fait place, de plus en plus, la thèse qui soutient que la graphie runique, documentée en quelques lieux au sud du Danube, y a été apportée par les Protobulgares et qu'elle aurait été employée longtemps par ceux-ci, jusque vers le Xe siècle. On nous indique le témoignage du moine. Chrabre, selon lequel dans les temps anciens les Bulgares n'ont pas eu de livres, et qu'ils se sont exprimés à l'aide de „lignes et d'incisions". En fait l'expression „lignes et incisions" chez Cernorisez Chrabre signifie plutôt taille (encoche). Autrement dit, en tenant compte des affirmations de celui-ci on doit comprendre que les Bulgares, jusqu'à s'approprier l'écriture cyrillique, se sont senvis de l'encoche.

Pour ce qui est de notre point de vue, nous considérons que les signes existants sur les monuments bulgares qui imittent les lettres de la soi-disante écriture runique sont beaucoup moins nombreux. Quant à cette écriture, les données dont nous disposons nous obligent à croire qu'elle est apparue et s'est développée dans la Péninsule Balkanique plus tard, au long des IXe—Xe siècles. Mais, en ce qui concerne la pratique de l'application des signes dans la Bulgarie des siècles VII—X, il est plus important de savoir qu'elle est son origine. Nous avons déjà vue que Liudmila Dončeva-Petkova opine pour l'origine orientale de cette pratique.

Quant à notre opinion, nous nous situons sur la position de l'origine locale de cette pratique, et cela d'autant plus que la pratique de l'application des signes sur pierre est attestée en abondance à l'époque romane classique et romaine tardive. Il convient de souligner que sur quelques unes des pierres du mur de Tropaeum Traiani [3] apparaissent des signes tout à fait semblables à ceux de la Bulgarie des IXe—Xe siècles, et que même les représentations de chevaux se rencontrent fréquement à l'époque romaine [4].

A vrai dire, la plupart des signes que Liudmila Dončeva-Petkova présente sont un héritage de l'antiquité.

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de Liudmila Dončeva-Petkova constituie une contribution utile à la connaissance des signes employés dans le haut moyen âge. Nous ne doutons pas que dans ses prochaines recherches l'auteur bulgare abordera aussi des problèmes concernant la signification et le sens des signes. Les quelques inadvertance rencontrées dans le texte ou dans les tableaux publiés ne diminuent en rien la valeur du livre.

PETRE DIACONU

STOJAN AVDEV, СРЕБРЕНИТЕ МОНЕТИ НА ЦАР МИХАИЛ АСЕН (1337—1355).

(Les monnaies en argent du tsar Michail Assène, 1337—1355), dans „Numizmatika", 3, 1980, pp. 13—22.

Le jeune numismate bulgare Stojan Avdev s'occupe dans cet article des monnaies en argent attribuées par les spécialistes au tsar bulgare Michaïl Assène (1246—1256).

Après une analyse pertinente des documents numismatiques, Stojan Avdev est tenté de supposer que ces monnaies appartiennent à Michaïl, fils d'Ivan Alexandre (1337—1355). Les raisons qui l'ont conduit à cette supposition sont les suivantes : les grossos attribués à Michail Assène sont en contradiction avec la circulation des monnaies en argent du XIIIe siè-

[3] Gheorghe Papuc, in Matériaux et recherches archéologiques, Oradea, 1979, p. 187, la figure d'en bas.

[4] G. Popilian, *La nécropole daco-romaine de Locusteni*, Craiova, 1980, p. 131, pl. VIII, M. 49.

https://biblioteca-digitala.ro